Le Nord

ADMINISTRATION
LILLE, 15, rue d'Angleterre, LILLE

BUREAU D'ANNONCES
1, rue des Sept-Agaches, Grand'Place

CONDITIONS

Par la poste. Un an	20 francs
Six mois	10 francs
Trois mois	5 francs
Départem. non-limitrop. et Etrang., port en sus	

PUBLICITE

Annonces	la ligne 0,40
Réclames	— 0,75
Faits-divers	— 1,50
Chronique locale	— 4,00

TEMPERATURE

Lille, le 30 mars.

Minimum, nuit, abrité	1°8
Minimum, nuit, découvert	1°0
Surface du sol, 8 h. du matin	7°0
A 1 mètre de profondeur	6°8
De l'air à l'ombre	12°1
Maximum, jour, à l'ombre	14°2
Maximum, jour, au soleil	

Etat hygrométrique (8 h. m.) 0+/-es
Etat du ciel : Très nuageux.
Direction du vent : O.

BAROMÈTRE. — Le 29 mars (3 h. du matin) la pression est de 775 +/- le 31 mars (3 heures du matin) la pression est de :

Temps probable. — En France, le temps va rester doux, quelques ondées sont probables sur la moitié Nord.

La Représentation Proportionnelle

A LILLE

Les secrétaires du « Comité lillois du Progrès du Nord » et de la « Ligue radicale-socialiste de Lille », nous communiquent la lettre suivante que le Parti radical et radical-socialiste de Lille ont adressée, d'un commun accord, au Comité libéral, au Comité progressiste et à la Section lilloise du Parti socialiste :

Lille, le 28 mars 1908.

Monsieur le Président,

Au nom du Parti Radical, Radical-Socialiste, nous avons l'honneur de vous soumettre la proposition suivante :

« Le Parti Radical et Radical-Socialiste « propose aux autres Partis : PARTI SOCIALISTE, COMITE PROGRESSISTE, « COMITE LIBERAL d'accepter, à titre « d'essai, la Représentation Proportionnelle des Partis pour les prochaines « Elections Municipales de Lille. Chaque « Parti s'engagerait à ne représenter au « deuxième tour de scrutin que le nombre « de Candidats qui lui serait attribué d'après le nombre de voix obtenu par lui au « premier tour. »

Vous priant, Monsieur le Président, de vouloir bien nous faire parvenir votre réponse à cette proposition pour le trois Avril prochain au plus tard, nous vous présentons nos salutations empressées.

Pour la Ligue Radicale et Radicale-Socialiste de Lille et de ses cantons,
Le Secrétaire : DUVILLIER.

Pour le Comité Lillois du « Progrès du Nord »,
Le Secrétaire : F. PEROT.

Toujours nous avons été partisans du principe de la Représentation proportionnelle.

Bien qu'en l'absence d'une loi qui en règle le fonctionnement la R. P. ne puisse être qu'imparfaitement pratiquée, nous exprimions tout récemment notre regret de ne point voir les Partis politiques lillois suivre l'exemple donné en maintes localités et réaliser dans la mesure du possible, en vertu d'une libre entente, la juste représentation de toutes les opinions au sein de notre assemblée municipale.

Nous ne saurions donc, en ce qui nous concerne, qu'applaudir à ces propositions, avec le seul regret que l'initiative n'en soit point partie de nos amis.

Nous n'avons point de conseils à donner à personne, mais nous voudrions pouvoir espérer que les comités libéral, progressiste et socialiste feront bon accueil aux ouvertures qui leur sont faites et que l'entente s'établira sur ce point.

La lutte n'en sera que plus loyale, le scrutin plus moral et le résultat plus conforme à la justice ainsi qu'aux exigences de la logique et du bon sens.

G.

ÉCHOS

NOMINATIONS ECCLESIASTIQUES

M. Deballeux, professeur à l'Institution de l'Assomption, à Bavay, est nommé vicaire à Le Quesnoy.

M. Hollebeke, vicaire à Sin-le-Noble, est nommé curé de Notre-Dame de Bon-Secours, paroisse nouvelle, érigée à Sin, quartier du Marais.

DISTINCTIONS PONTIFICALES

Dans l'audience accordée le 19 mars à Mgr Williez, le Souverain-Pontife a daigné nommer chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand M. Tierny, avocat au barreau d'Arras, et M. Gaston de Saint-Aubert, président de la Jeunesse Catholique du Pas-de-Calais et maire de Saint-Iès-Marquion.

NOUVEAUX SOUS-LIEUTENANTS

Infanterie. — Sont nommés sous-lieutenants de réserve et affectés aux régiments ci-après où ils termineront leur deuxième année de service dans l'armée active, les élèves-officiers de réserve dont les noms suivent :

Rég. d'inf. de Lille. — MM. Griffeths du 33e; Deromé et Hammecard du 84e; Delber, Flipo, Pasteau et Meilleseurs du 96e; Knops du 132e; Triquet du 145e; Rigot du 154e.

Rég. d'inf. de Valenciennes. — MM. Deligne, Gervez et Hervin du 1er d'inf.

Rég. de Cambrai. — Lancieux du 43e, De Geyer d'Orth et Ledieu du 83e, Zollikoffer du 84e, Dessint du 147e.

Rég. d'inf. d'Avesnes. — Caudron, Charpentier, Leprince et Gorez du 127e, Guerog du 26e.

Rég. d'inf. d'Arras. — Boulanger du 8e.

Rég. d'inf. de Béthune. — Delacherie, D. Hoop Hennart et Lefebvre du 43e, Zedde du 145e.

Rég. d'inf. de St-Omer. — Lambrouck, Lietboudt et Vutturiez du 116e, Bondeele du 147e, Desmettre du 158e.

Rég. d'inf. de Dunkerque. — Agneray du 33e, Hecking du 73e, Poilly et Variet du 8e.

Rég. d'inf. de Cholet. — Guillemet du 9e, Punez du 43e.

Rég. d'inf. de Cahors. — Ravinas du 6e.

145e d'inf., M. Meyer du 147e.

162e dinf. M. Adrian du 115e.

16e bataill. de chasseurs. — Wenquin du 17e bat., Macquart du 18e, Brière du 29e.

TERRITORIALE

Artillerie. — Les sous-lieutenants d'artillerie territoriale dont les noms suivent ont été nommés lieutenants : MM. Leleu, Blanc, Pradat, Lacoste, du 1er régiment, et Dulieux, du bataillon des canonniers sédentaires de Lille.

Train des équipages. — M. de Lartige, sous-lieutenant de territoriale au 1er escadron du train des équipages, a été nommé lieutenant.

POUR LES TISSEURS DU CAMBRESIS

Le gouvernement vient de mettre une somme de 8.000 francs à la disposition des tisseurs en chômage du Cambrésis, et des circonscriptions de Vervins et de Péronne.

A LOURDES

Il y a cinquante ans

Le Maire et le Préfet

Le soir du 25 mars, le commissaire de police Jacamet envoya au Préfet de Tarbes un rapport circonstancié sur les sensationnels événements de la journée.

Il écrivait : « Le nombre des visiteurs est immense aujourd'hui ; on y vient du côté de Pau, de Tarbes, de Bagnères ; on y vient des départements voisins ; chacun emporte de l'eau de la fontaine miraculeuse. L'affaire prend une certaine gravité, mais, je dois le dire, pas de désordre, pas de trouble à constater. »

Le policier regrettait sans doute de n'avoir aucun motif pour intervenir et en finir d'un coup de force avec cette agitation pieuse qui croissait chaque jour sous ses yeux.

De son côté, le baron Massy, préfet des Hautes-Pyrénées, eut bien voulu trouver quelque raison de faire marcher sur Lourdes les escadrons de dragons qu'il tenait prêts à Tarbes, pour assurer, en cas de besoin, la tranquillité publique.

Mais, chose étrange, les malfaiteurs ordinaires semblaient s'être donné le mot. Il ne se commettait plus aucun délit dans la région depuis les apparitions de la Sainte Vierge à Masabielle : les tribunaux chômaient et l'incessant concours des populations autour de la Grotte n'amenait aucun désordre. Tout se passait le plus tranquillement du monde.

Il fallait agir cependant, faire quelque chose... ne serait-ce que pour calmer l'effervescence des journaux de la Libre-Pensée, qui criaient à la superstition et accusaient le gouvernement impérial de laisser s'accréditer des erreurs dignes des siècles d'obscurantisme.

Le baron Massy eut une idée.

On parlait d'hallucination. — On en parle encore maintenant, après cinquante ans de miracles, dans les journaux sectaires, qu'affolle la seule pensée du surnaturel. — Le Préfet pensa que s'il pouvait prouver que Bernadette était hallucinée, l'aurait le droit de la faire enfermer, et toute l'agitation tomberait.

Immédiatement, il en écrivit au maire de Lourdes, M. Lacadé, et lui donna l'ordre de faire examiner la jeune fille par un médecin.

M. Lacadé était un bien brave homme, comme disait son garde-champêtre, personne ne lui a jamais rien reproché.

C'était un chrétien pratiquant, qui ne manquait pas d'aller à la messe.

Aimé, estimé de tous ses administrés, il avait sur eux une grande autorité.

Il était aussi grand ami du curé de Lourdes, dont il prenait volontiers conseil pour l'administration de la commune.

Pas plus que le curé de Lourdes, il ne croyait aux apparitions ; mais, sans partager l'enthousiasme du peuple, il ne voyait pas avec déplaisir le mouvement qui amenait les foules à la Grotte : c'était un homme pratique.

« Sachant que j'allais à la Grotte, raconte le garde-champêtre Collet, M. Lacadé me fit appeler pour savoir ce que j'en pensais. Je lui rendis compte et je lui dis : Ça touche le cœur. — Bah ! me répondit-il, toi aussi tu es un imbécile. »

Cependant, les guérisons merveilleuses que produisait l'eau de la source avaient fini par ébranler l'incrédulité du brave homme et, comme le curé de Lourdes, M. Lacadé en était arrivé à se demander s'il n'y avait pas là autre chose que des hallucinations de petite fille.

Après tout, pensait-il, c'est ici surtout affaire de religion, et, du moment que le clergé n'intervient pas, je n'ai nulle raison d'intervenir.

Les libres-penseurs du cru, — toujours prêts à opprimer au nom de la liberté — le sommaient de prendre un arrêté pour interdire la Grotte.

Le maire refusa.

Quand lui parvint l'ordre préfectoral, M. Lacadé fut très ennuyé.

Modestement, il présenta ses observations : « Faire mettre cette jeune fille à l'hospice, ce serait peut-être une faute. Je craindrais que cette mesure n'irritât la population, qui porte sa croyance bien loin. On ne devrait recourir à cette mesure, à mon avis, qu'autant qu'il y aurait désordre et danger pour le repos public. Les personnes qui vont à la Grotte n'y vont que pour prier Dieu et se retirent en silence. »

Ceci dit, pour décharger sa responsabilité, M. Lacadé ne refusa pas de faire examiner par deux médecins l'état mental de Bernadette.

Deux docteurs de Lourdes se rendirent chez les Soubirous. — C'étaient, faut-il le dire ? des incrédules qui, depuis trois semaines, se débattaient, exaspérés contre les faits qui venaient à chaque instant battre en brèche leurs théories sur la catalepsie, le somnambulisme et l'hallucination.

Ces messieurs palpèrent la tête de l'enfant et n'y trouvèrent aucune protubérance indiquant la folie, rien d'exagéré dans le système nerveux, les réponses sensées, sans bizarrerie et sans contradictions, montraient le plus parfait équilibre de toutes ses facultés.

Les deux médecins, très consciencieux malgré leurs préventions, consignèrent leurs observations dans un rapport et constatèrent l'état très sain et tout à fait normal de l'enfant.

Toutefois, comme sur la question des apparitions Bernadette persistait invariablement dans son récit, ces médecins, qui ne croyaient pas à la possibilité de pareilles visions, s'appuyèrent là-dessus pour dire que cette enfant **pourrait bien être hallucinée.**

En somme, ils avouaient qu'ils n'en savaient rien.

Nous verrons plus tard l'usage que le Préfet crut pouvoir faire de cette pièce officielle.

LE

SCANDALE BLOCARD DU NORD

Amis jusqu'à la bourse

L' « Avenir libéral » d'Avesnes, a fait une sérieuse enquête sur les dessous de la déconfiture de M. Evrard-Eliez.

Notre confrère paraît bien documenté et de ses renseignements il appert que ces dessous n'ont rien de propre ni de flatteur pour les amis politiques du blocard failli.

D'abord, les créancés de MM. Sculfort de Maubeuge et Hayez, sénateur, n'ont rien d'héroïque.

Elles sont vieilles. Ces prêts d'environ 100.000 fr. chacun n'ont été consentis qu'au temps où la situation d'Evrard-Eliez semblait bien assise.

Et quand, après avoir fait longtemps des embarras, le sénateur fétard parut vraiment embarrassé, comme la cigale quand la bise fut venue, l'**ami** Hayez se montra un des plus acharnés créanciers.

Il était même un des poursuivants — contre son ami blocard !

Quant à M. Sculfort il se tint bien et montra plus de philosophie.

Les animaux gras

L' « Avenir » nous donne d'agréables détails sur le repêchage de l'an dernier à Genève.

Le « vétéran » de la démocratie Berlaimontoise avait filé en Suisse la semaine même du Concoure agricole de Berlaimont. Il fallait le ramener à tout prix sous peine de scandale. Le vieux patriarche Sandrart, non moins vétéran de la démocratie, s'y employa avec un groupe d'amis politiques.

On fit des promesses mirifiques au fugitif, qui se laissa faire et revint présider le Concours des animaux gras.

Mais après, les belles promesses d'amis eurent le sort des promesses blocardes : elles furent oubliées, et le chef du Parti radical du Nord continua de plus belle à s'enfoncer dans la purée.

Tous amis — jusqu'à la bourse !

On liquide !

Fin décembre, au moment où le fr.·. Debierre escamotait dans sa « Démocratie » du Nord « la silhouette » du sénateur tombé en panade, celui-ci était aux abois.

Sa fille avait fait l'abandon de tous ses biens — un demi-million — pour combler le gouffre.

Une fève dans un puits.

Les amis (?) intervinrent encore une fois.

Citons le « Libéral » :

Une réunion des amis eut lieu, au Sénat ; Evrard Eliez, interpellé sur la somme qui lui était nécessaire pour se débarrasser, demanda 75.000 francs.

— « Non, lui répondit-on, vous n'aurez pas cette somme. Nous voulons savoir où nous allons. On va faire vérifier vos comptes et quand ce sera terminé, on s'arrangera pour liquider. »

Quelle générosité... en paroles !

En fait, le Préfet du Nord qui dirigea toutes les opérations et qui devait être couvert par Clémenceau — Evrard Eliez étant côté comme le 5e Grand Personnage du Bloc, en France — désigna un clerc de Me Ducrocq, notaire à Lille, notaire de la Préfecture, M. Lerouge, pour dresser les fameux comptes.

En pareille occurrence, il faut aller vite, c'est la première condition de réussite.

Mais le bloc ne voulait pas réussir.

Sa tactique était simplement d'accréditer tout doucement, dans le public, l'idée de la future chute d'Evrard Eliez et de ne la laisser se produire que quand l'opinion y serait bien préparée, pour qu'elle ait moins de retentissement. On voulait même traîner la chose jusqu'après les élections municipales. La poursuite judiciaire de l'**ami** Hayez sénateur, précipita les évènements.

Quant à donner un sou, oh, là, là ! il y a belle lurette que les chers amis ont oublié les fins dîners qu'ils ont pris et les flûtes de champagne qu'ils ont bues, **aux frais des victimes d'Eliez.**

Car, il n'y a pas qu'Eliez en cause, il y a encore et surtout les malheureux que sa situation d'homme politique avait attirés, qui, pour cette raison, lui avaient confié leurs intérêts et qui voient leur ruine consommée dans le krach.

Le bloc se soucie peu des ruines publiques et privées qu'il accumule.

Et, cependant, la liquidation se continuait, le passif s'affirmait, considérable.

ON DEMANDE
DES BLOCARDS GENEREUX

Un homme politique d'Avesnes, dont l'étoile a singulièrement pâli ces temps derniers, s'employait à « faire des fonds ». La besogne était dure.

Certain, dont la fortune est colossale, avait été trop tôt gratifié de la rosette. Il marchait mais pour une somme relativement peu importante. Tel autre, avait aussi été décoré trop tôt. Il ne souscrivait que 2000 francs et l'on en espérait beaucoup plus. Un député de l'arrondissement, promettait 1000 francs ; un autre refusait tout concours : celui-là, c'était le successeur d'Eliez au parlement. M. Delaître, de Landrecies, à qui Evrard Eliez fut si profitable, refusait également tout subside.

Bref, c'était désastreux comme recettes : amis jusqu'à la bourse. Quant aux fonds secrets, il n'y fallait pas, paraît-il, compter : on est à la côte, là-bas aussi.

TRANSACTION REPOUSSÉE
PAR LE BLOC

Me Méresse, notaire à Berlaimont, s'employait avec un grand dévouement à sauver la situation, non seulement dans l'intérêt de son ancien confrère et de la famille de ce dernier, mais encore dans l'intérêt des créanciers et pour éviter une catastrophe qui devait nuire aux habitants de toute la région.

Il posait les bases d'une transaction parfaite, eu égard aux circonstances.

La famille abandonnait, sans hésitation, ses créances s'élevant, en chiffres ronds à 700.000 francs.

Me Méresse obtenait d'un très gros créancier consentement à une transaction pour 50 %.

Il paraissait évident, qu'en présence de tels sacrifices, les autres créanciers consentiraient la même transaction.

Tout compte fait, le bloc généreux et désintéressé en serait de 85.000 fr. de sa poche !

C'était une bonne nouvelle... relative, à annoncer. On sollicita, nous a-t-on affirmé, une entrevue avec M. le Préfet, pour les dernières dispositions. On ne fut pas reçu...

Amis, jusqu'à la bourse !

Et, encore, on ne leur demandait pas les 85.000 fr. On leur demandait seulement s'ils les verseraient, dans le cas où les créanciers accepteraient transaction à 50 %.

Ils avaient promis de liquider la situation...

Néanmoins, samedi 21 mars, il se tint grand conseil à la Préfecture, à ce sujet.

Evrard Eliez comptait *21 amis*(?) qui avaient consenti à se déranger.

Le matin, le grand chef lui avait donné l'assurance qu'il y avait toutes chances de réussite.

Le soir, M. Jules Sirot, conseiller général de Saint-Amand, était chargé de lui notifier l'arrêt de *ses amis* et de lui apprendre ce qu'on attendait de lui, le « vétéran ».

Les amis ne marchaient pas. Le grand chef, le premier, au moment de casquer, avait reculé : Amis jusqu'à la bourse.

Sur les 21 amis présents, dix-huit avaient refusé de tirer Evrard Eliez d'embarras, trois lui étaient restés fidèles. Bien que le scrutin ait été secret, nous pouvons conjecturer sans trop nous hasarder que ces trois sont le Préfet, M. Stoclet, ingénieur, originaire de Saint-Saulges, et M. Jules Sirot.

Voilà à quoi se résument les générosités des amis politiques.

Ils n'ont pas donné un sou !

Pour 85.000 fr., ils n'ont pas sauvé l'un des principaux parmi les leurs ! Amis jusqu'à la bourse !

La mort de M. C. Féron-Vrau

Aussitôt la funèbre nouvelle connue, l'établissement industriel de M. Féron-Vrau a été fermé.

Ce fut un véritable deuil parmi les ouvriers, pour lesquels le vénéré défunt était un véritable père. On se disait avec quelle simplicité et quelle bonté il les visitait en leur Cercle, ou les accueillait lorsqu'une difficulté du service les appelait auprès de lui.

Parmi les pauvres du quartier la tristesse n'était pas moins grande. Tous perdaient un bienfaiteur discret et d'une bonté généreuse et simple.

Pendant toute la journée, ce fut un continuel défilé à la maison mortuaire auprès de la dépouille mortelle du défunt. Notabilités catholiques et braves gens du quartier se succédaient témoignant par leur attitude et leurs paroles des regrets profonds et des sentiments de vénération qu'ils ressentaient.

Les funérailles de M. Camille Feron-Vrau auront lieu jeudi à dix heures et demie, avec la même simplicité que M. Philibert Vrau avait voulue pour lui-même.

Ainsi ces deux âmes si unies se rencontreront jusque dans ce vœu posthume qui donne la note caractéristique de toute leur vie : en toutes choses même les plus grandes, garder la simplicité.

Gazette du Nord

On annonce la mort :

A **LILLE**, de **Mme veuve Achille Pollet**, née **Clémence Vernier**, pieusement décédée dans sa 66e année, munie des sacrements.

Cette mort met en deuil les familles Maurice Pollet-Bernard, Alfred Masse-Pollet, Joire-Vernier et Pollet-Scrépel.

Les funérailles auront lieu jeudi, à onze heures, en l'église Saint-Michel. Assemblée à la maison mortuaire, 10, rue d'Inkermann.

A **MARCQ-EN-BARŒUL**, de **M. Prudent Vandierdonck-Merlin**, décédé, muni des sacrements, samedi, à l'âge de 50 ans.

Les funérailles se célèbrent aujourd'hui, à l'église Notre-Dame des Victoires (section du Pont-de-Marcq).

A **TOURCOING**, de **Mlle Elise Paturle**, directrice des écoles catholiques de filles de Notre-Dame de Lourdes, décédée dans sa 60e année.

La défunte, née à Avesnes en 1848, fille d'un officier décoré de la Légion d'honneur, était entrée dans l'ordre de Sainte-Thérèse. Elle fit la classe pendant de longues années au pensionnat de la rue de Wailly, à Tourcoing, où elle s'est fait beaucoup d'amis ; elle enseigna à Le Nouvion-en-Thiérache et à Canteleu-Lille.

En octobre 1907, elle revenait à Tourcoing pour se dévouer au bien des âmes de la populeuse paroisse de Notre-Dame de Lourdes.

C'était une femme d'une grande intelligence, d'une exquise amabilité et d'un extraordinaire esprit de foi ; elle reçut les derniers sacrements, dimanche soir, des mains de M. l'abbé Gavelle, curé de la paroisse, et lundi elle rendait sa belle âme à Dieu.

Les funérailles auront lieu jeudi.

Les funérailles de **Mlle Anaïs Delespaul** ont eu lieu lundi matin, en l'église de **MONS-EN-BARŒUL**, au milieu d'une affluence considérable d'amis, qui tous prenaient une large part à la douleur de M. et Mme Delespaul-Cardon, si profondément éprouvés par la mort de leur unique enfant.

La messe a été célébrée par M. l'abbé Selosse, vicaire à Mons-en-Barœul, assisté de MM. les abbés Lanvin et David ; la maîtrise, sous la direction de M. Ch. Pottier, s'y est fait entendre.

M. Delespaul-Cardon, père de la défunte, conduisait le deuil, accompagné par un prêtre ami de la famille.

L'inhumation a été faite au cimetière du Sud. De nombreux amis avaient tenu à accompagner jusque là le corps de Mlle Delespaul, enlevée si jeune à l'affection de sa famille.

Des pains ont été largement distribués à tous les pauvres de Mons-en-Barœul par les soins de M. Curé.

Lundi matin ont été célébrées, à **DOUAI**, les obsèques du **général Guerin**, commandeur de la Légion d'honneur, au milieu d'un concours considérable.

Dès dix heures et demie, six batteries à pied des 15e et 27e régiments d'artillerie, une compagnie du 33e régiment d'infanterie, une délégation de gendarmerie, viennent se ranger aux abords de la maison mortuaire. Encadré par deux batteries du 27e d'artillerie, dont le général Guerin fut colonel, on remarque l'étendard de ce régiment. Les troupes sont commandées par le colonel Plantey, du 27e.

Les trompettes du 27e sonnent aux champs et la Musique de l'Ecole d'artillerie joue une marche funèbre.

Dans le cortège se trouvent des délégations des Anciens Combattants de terre et de mer, des Anciens Sous-Officiers et de la Croix-Rouge, précédées de leurs bannières. Sur le cercueil est étendu le drapeau national ainsi que l'uniforme de général de brigade d'artillerie.

Les coins du poêle sont tenus par le général Miquel-Dalton, commandant la place de Douai ; par le colonel Voisin, du 15e ; par le lieutenant-colonel Wallut, du 27e ; par M. Morel, président de la Croix-Rouge et M. David, président des Anciens Combattants.

Le deuil est conduit par Madame Guérin-Billet, sa veuve et par ses fils, M. Edmond Guérin et MM. Arsène et Nicolas Guérin.

Des représentants de l'autorité militaire et civile de l'arrondissement, de nombreux amis ont suivi le corps jusqu'au cimetière, où le général Miquel-Dalton a prononcé un discours rappelant la carrière toute d'honneur du défunt.

Les funérailles de **M. le docteur Canonne**, médecin principal en retraite de la Compagnie des Mines d'Anzin, ont été célébrées, à **VALENCIENNES**, lundi à 11 heures, en l'église Saint-Nicolas, au milieu d'une affluence considérable.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le docteur Descamps, de Raismes ; le docteur Margerin, président du syndicat médical de l'arrondissement ; le docteur Defossez, d'Abscon, le plus ancien médecin de la Compagnie d'Anzin ; le docteur Carpentier, d'Onnaing ; M. Bardoux, directeur des Forges à Anzin ; M. Mallasart, directeur de la Société d'Escaut et Meuse ; M. Champy, directeur adjoint de la Compagnie d'Anzin ; et M. Waymel, chef des services administratifs de la même Compagnie.

Le deuil était conduit par les gendres du défunt et les membres de la famille. L'offrande s'est prolongée jusque vers la fin de la messe.

Trois discours ont été prononcés, boulevard Froissart : par M. le docteur Defossez, au nom des Médecins de la Compagnie d'Anzin ; par M. le docteur Margerin, au nom du Syndicat midical ; et par M. Champy, au nom de la Compagnie d'Anzin.

Le corps a été ensuite conduit à Mortagne, pour être inhumé dans le caveau de famille.

Lundi, à onze heures, ont eu lieu, à **SANTOUZELLE**, les funérailles solennelles de **Mme veuve Bouchez**, née **Adèle Gardon**, mère de M. le Curé.

En cette douloureuse circonstance, la paroisse a témoigné à son dévoué pasteur sa profonde estime et a montré la part qu'elle prenait à son deuil ; toutes les familles étaient représentées aux funérailles.

De nombreux ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait M. le pro-doyen de Saint-Pierre, à Douai, étaient venus apporter à M. l'abbé Bouchez et à sa famille l'expression de leur vive sympathie.

Après la messe, le corps a été dirigé sur Fontaine-au-Pire, où doit avoir lieu l'inhumation.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leurs familles nos chrétiennes condoléances.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH (7 ans et 7 quarant.)

BIBLIOTHEQUE PIEUSE, IMAGERIE, LITTERATURE. — Librairie E. DEMAN, 77, rue Esquermoise, 77, Lille.

On annonce les fiançailles de **Mlle Marguerite Maurice**, fille de feu M. Léon Maurice, député du Nord, et de Madame Léon Maurice, de **DOUAI**, et petite-fille de M. Jules Maurice, qui fut sénateur et maire de Douai, avec **le comte Gilbert de la Pérouse-Divonne**, d'**ARRAS**, lieutenant au 120e régiment d'infanterie.

Nos Evêques

S. G. Mgr Monnier, le vénérable évêque de Lydda, daigne nous écrire à l'occasion de la nouvelle édition de **Nos Evêques**, photographies et biographies :

« Il est très utile, en même temps que très agréable, d'avoir ainsi sous la main les photographies et les biographies de tous nos Evêques. C'est leur donner une popularité qui peut être bien avantageuse. Pour ma part ce m'est une vraie récréation de parcourir de temps en temps cette intéressante galerie.

« Merci donc, très chers Messieurs, et bénédiction pour votre œuvre de plus en plus bienfaisante ! »

La nouvelle édition de **Nos Evêques** est en vente à la **librairie de la « Croix du Nord »**, 1, rue des Sept-Agaches, à Lille, au prix de 0,75 franco.

La même édition tirée sur papier de luxe, 2 francs et 2 fr. 15 franco.

Université catholique

FACULTE DE DROIT

Section des Sciences sociales et politiques

Mardi 31 mars, à cinq heures. — M. Guillaume : « L'Administration locale, monarchique et seigneuriale. »

Quel que soit l'achat que vous ayez à faire, consultez notre dernière page, vous y trouverez l'adresse d'une bonne maison, où vous aurez dans d'excellentes conditions ce que vous cherchez.

LES GRÈVES

A TOURCOING

Les débourreurs rentrent. — Dix-sept débourreurs du peignage de M. Laman, rue du Sentier, se sont mis en grève il y a quinze jours pour obtenir une augmentation de deux centimes à l'heure.

Lundi matin, ils ont repris le travail en abandonnant leur réclamation.

THÉ CHAMBARD
LE MEILLEUR PURGATIF

FEUILLETON 65.

Mam'zelle Monte-Cristo

Par Charles SOLO

Conduits par des chefs éprouvés, Botha, Dewet et d'autres, ils se disséminent par le pays et ne cessent de tenir l'ennemi en éveil.

Et l'humble et insaisissable moucheron transvaalien ne cesse d'accabler de ses piqûres — piqûres mortelles à la longue — l'orgueilleux lion britannique qui se bat les flancs de colère et rugit de douleur.

Dans cette guerre de partisans, Mlle Monte-Cristo et ses compagnons avaient fait leur devoir ; attachés au commando Van Berkel, ils avaient pris part à maintes expéditions, sillonnant la contrée en tous sens, passant entre les colonnes anglaises envoyées à leur poursuite, ne séjournant jamais vingt-quatre heures au même endroit et infligeant à l'ennemi des pertes sensibles que les dépêches du War-Office atténuaient tant bien que mal.

M. Donegal avait pris goût à ce nouveau jeu : son excellente carabine à l'épaule, il faisait le coup de feu aux avant-postes, avec le même flegme qu'il eût mis à chasser le sanglier dans ses domaines du Far-West. Aristide lui aussi, était en plein dans son rôle et il le remplissait avec cet amour du bruit autour de sa petite personne qui l'avait toujours distingué de ses compagnons ; son grand sabre ne le quittait jamais et au moyen de défroques prises, on ne savait où, il s'était arrangé un costume qui eut été d'un effet prodigieux sur la scène d'un théâtre des faubourgs.

L'illustre Aristide était devenu l'inséparable de M. Donegal. Apercevait-on l'un quelque part on pouvait tenir pour certain que l'autre n'était pas loin.

Seulement la nature des relations établies entre les deux originaux était toute spéciale ; jamais on ne les avait surpris autrement que se chamaillant et se querellant.

Néanmoins ils avaient à leur actif des prouesses et des actes d'intrépidité qui tenaient de l'héroïsme ; le Yankee, toujours affligé de la monomanie du suicide combattait au premier rang des tirailleurs ; Aristide le suivait et le devançait souvent.

Et c'était entre ces deux fous sublimes des scènes homériques que les placides burghers commentaient en fumant leurs pipes au coin du bivouac et qu'Eustache Gallmard notait précieusement sur ses tablettes se réservant d'en faire par la suite, le sujet de maintes chroniques intéressantes que le caissier de son journal payerait avec enthousiasme.

Bien des fois, Mlle Josselin était intervenue pour engager les deux hommes à agir avec moins de témérité et à se ménager pour l'avenir.

M. Donegal haussait les épaules et allait maugréer plus loin.

Aristide, drapé dans ses oripeaux, répondait avec la même majesté un peu fumambulesque. On riait et on finissait par le laisser tranquille.

Au moment où nous retrouvons le commando de Van Berkel — dont nos amis n'ont pas voulu se séparer — il vient d'accomplir un de ces coups audacieux qui déroutèrent tant de fois les savantes tactiques des généraux anglais et stupéfient encore les professionnels de l'art militaire.

Obéissant à un ordre de Dewet, dont le plan est de fatiguer l'ennemi en le molestant sur les territoires dont il se croit la possession assurée, les vaillants burghers ont fourni une marche forcée de 200 milles — soit plus de trois cents kilomètres — à travers une contrée hérissée de postes anglais.

Comment les Boers réussissent-ils à déplacer avec cette rapidité des forces souvent considérables, sans se laisser envelopper par les lignes ennemies qui couvrent le pays d'un gigantesque réseau ?

Cela tient plus encore au merveilleux service de renseignements dont ils disposent qu'à leur prodigieuse endurance.

A chaque village, à chaque ferme isolée, sont attachés des courriers spéciaux, dont la mission est de se tenir dans un certain rayon ; les éclaireurs précédant leur commando viennent-ils par là, ils sont immédiatement renseignés et savent de quel côté le passage est libre.

C'est très simple, comme on voit.

Il en est tout autrement pour les colonnes anglaises, qui n'obtiennent dans les fermes que des renseignements faussés à dessein.

L'avant-veille, Van Berkel et ses hommes se trouvaient au centre du Transvaal, dans le district de Lydenburg, aujourd'hui ils ont établi leur campement en plein Zululand, sur le territoire caffre, et à quelques portées de carabine de la frontière du Natal.

C'est le poste qui leur a été assigné par le général en chef, et ils restent là, dans l'expectative, attendant l'estafette qui leur apportera l'ordre de se porter sur un point inconnu encore, où d'autres commandos les rejoindraient pour exécuter un raid dans le Natal, envahir à l'improviste quelque village favorable aux Anglais et s'éparpiller ensuite dans toutes les directions pour se retrouver en endroit convenu.

Tous les hommes — ils ne sont plus qu'une centaine — paraissent exténués, aussi, à moins d'alerte, toute cette journée doit-elle être consacrée à l'inaction.

Les burghers se reposent, étendus autour des feux de branchages dont la fumée bleue s'élève en spirale vers le ciel endeuillé de gris, les uns dorment d'un sommeil profond, rêvant sans doute de la ferme lointaine, où une épouse, une sœur, une fiancée, de petits enfants éplorés lèvent les bras en appelant à grands cris ceux qui combattent pour la patrie et qui ne reviendront pas.

Les autres, réunis par petits groupes, fument lentement leurs pipes noircies et évoquent le souvenir des sanglantes scènes dont ils ont été les acteurs.

D'autres encore se sont isolés de leurs compagnons, on les voit accroupis à l'écart, le front entre les mains, le leutre rejeté en arrière, les traits sombres, les yeux brillants et fixant dans l'inconnu des regards farouches.

Ce sont les irréductibles, ceux-là, ceux qui sont décidés à lutter jusqu'à la mort, car ils n'ont plus rien à perdre et ils ont tant d'êtres chers à venger.

Nos amis formalent groupe à part.

Gédéon, Eustache Gallmard, Pamela et son frère Benjamin payaient leur tribut à la fatigue et ronflaient à poings fermés.

Le capitaine de Kéradec et Mlle Monte-Cristo s'entretenaient des derniers exploits d'Aristide.

— Ce gaillard-là finira par se faire tuer et bien inutilement pour notre cause, disait M. de Kéradec. La bravoure est une qualité éminemment française, mais la témérité est une folle et il est de mon devoir de m'opposer à ce que votre ami continue ce jeu dangereux.

— Hélas ! monsieur ! Combien de fois n'ai-je pas essayé de le raisonner. C'est une tête folle.

— Je sais que ce garçon, étrangement pétri d'héroïsme et de vanité, de sensibilité et de passion, offre un terrain peu propice à la graine de vos sermons ! Mais vous pouvez tenter un nouvel effort.

— J'essayerai, monsieur, mais je ne puis promettre...

L'arrivée d'Aristide, flanqué de M. Donegal, mit brusquement fin au dialogue.

En apercevant la jeune fille, Aristide cessa son refrain. Le Yankee retira le cigare qu'il mâchonnait d'autant plus furieusement qu'il venait d'avoir avec son copain une de ces légendaires « prises », lesquelles ne se terminaient pas à l'avantage d'aucune des parties ; l'une et l'autre prétendant avoir « rivé le clou » final au contradicteur.

Tous deux s'inclinèrent.

La conversation roula sur les événements du jour ; puis ayant consulté sa montre, M. de Kéradec annonça qu'il allait relever les sentinelles.

L'Américain s'offrit à l'accompagner, ce qui fut accepté.

Aristide et Mlle Monte-Cristo restèrent en tête à tête.

— Eh bien ! Monsieur Lavignette, et votre blessure ? demanda la jeune fille.

— Mon égratignure, voulez-vous dire ! Mais dans quelques jours il n'y paraîtra plus ! Quels maladroits ces Anglais !

— N'empêche, cher monsieur, que sans l'intervention de M. Donegal qui s'est trouvé là, juste au moment propice, la baïonnette de l'Anglais vous traversait la poitrine...

— Peuh ! La guerre a des chances ! Au Transvaal, comme ailleurs, pour faire une omelette, il faut casser des œufs ! On ne connaît pas d'avance les œufs qui seront cassés et...

— Savez-vous, monsieur Aristide, que vous pécherez souvent par excès de témérité !

C'était toucher la corde sensible. Aristide se redressa de toute sa hauteur et d'un ton pontifiant :

— Mademoiselle, la destinée a fait de moi un soldat, elle me donne un rôle dans un drame réel qui a pour spectatrice l'humanité entière. Je serais un drôle si je ne jouais pas ce rôle selon les moyens dont la nature m'a doué.

— J'admets, cher monsieur, que vous ne vous tirez pas mal d'affaire !... On dit même que si l'armée transvaalienne comptait beaucoup de soldats comme vous, les Anglais seraient bientôt obligés de retourner d'où ils viennent ! mais, je vous le répète, ce n'est pas une raison...

— Voudriez